

Ibn Hawqal et al-Idrissi l'ont mentionnée,

peut-être même Ibn al-Zayyat, dans son livre *al-Tachawwuf*. Sous ces ruines, ces saletés et cette misère qui saignent le cœur, se trouvait une ville magnifique, autrefois florissante, qui avait connu un faste et une richesse jamais atteints, même par les villes d'aujourd'hui. A l'origine de sa majesté historique perdue, il n'y avait ni agriculture, ni butins de guerre, pour lesquels les tribus chevauchaient leur esprit clanique pour desserrer l'étau de la faim et de la mélancolie qui les étranglait ; il n'y avait pas d'oasis aux oliviers ombrés où les caravanes se trouvaient obligées de se réfugier au cours de leur dure traversée du désert vers Fès. Non, il y avait le cuivre, « un cuivre pur, que nul autre ne pouvait égaler dans toutes les contrées de la terre, et dont la couleur tendait vers le blanc ». Les commerçants accouraient de pays lointains à sa recherche. Il servait dans cette ville à la fabrication de la vaisselle, des meubles, armes, portes, toitures, décorations, jouets pour enfants, au point que le soleil en se réfléchissant sur la citadelle de cuivre formait un éblouissant voile doré perceptible à des kilomètres de distance pour la personne qui se dirigeait vers la ville. Malgré le réconfort certain qu'offrent aux cœurs malheureux d'aujourd'hui ces textes miséricordieux, rien malheureusement, n'affirme que cette gloire passée se soit réalisée effectivement hors de la jolie fabulation.

Les historiens épiloguent sur sa construction, sur les raisons et l'époque de sa destruction. Les géologues affirment, imperturbables, l'impossibilité que la région ait recelé un jour des mines de cuivre, en raison de sa formation sédimentaire. Les archéologues ont tout tenté pour mettre à jour quelques monuments de cette ville perdue, mais ne trouvèrent nulle trace de mines. Ils ramassèrent, déprimés, quelques ruines d'un minaret appartenant à la citadelle de l'époque almoravide, et des restes de maisons d'argile à Tagrart de l'époque de la principauté Dila'i. La terre aurait-elle avalé les vestiges de la magnifique ville de cuivre ? Ou s'agirait-il d'une ville imaginaire qui était apparue un jour à quelqu'un puis aurait habité les histoires et le besoin de fabulation des gens, qui les aidait à alléger leur solitude dans un lieu de guerres meurtrières, où l'on ne pouvait rien construire ? Faudrait-il la comparer à Iram aux colonnes, qui était apparue dans le désert avant de s'enfumer, à un bédouin à la recherche de chameaux perdus, avant de disparaître ? Pourquoi ne serait-elle pas, à l'instar du *Livre de sable* de Borges, une ville infinie, sans un début qui la définisse ni une fin qui la délimite ? Telles les pages du Livre magique qui s'offrent à celui qui les consulte pour la première fois, après quoi il lui devient impossible de le faire, la ville était apparue sous cette image à l'un d'eux, en une époque fort reculée, et s'était évaporée dans l'histoire. Non, elle ne s'est pas totalement évaporée...

Nous étions des enfants, aux pieds nus, aux cheveux hirsutes, dans une salle de classe construite à la va-vite ; nous découvriions alors le plaisir de la lecture et des images, grâce à la collection « Lire » d'Ahmed Boukmakh, quand nous fûmes violemment secoués par son texte, *La Ville de cuivre*, qui parlait d'une ville où tout s'était métamorphosé en cuivre. Nous sortîmes, blêmes, et déversâmes notre étonnement sur les masures en zinc jaune du village de Lalla Aïcha, qui devint notre ville ensorcelée. Entre-temps, les mains de la fourberie élaboraient en douce les fondements de la terrible métamorphose qui commença par les murs et atteignit bientôt les objets inanimés et les êtres humains.

Nos jeunes cœurs se fendillaient à la vue de ces foules vermoulues qui marchaient vers leur destin métallique. Nous usions de toute notre ardeur et de tout notre entêtement enfantin pour sauver la littérature de voyage de l'ignominie et du mensonge, après que toutes les sciences s'étaient liguées pour infirmer la véracité de l'histoire de la cité ancienne. Notre zèle et notre fanatisme pour la réalité littérale et la tentation du pouvoir du groupe nous poussèrent à un point tel que nous choisîmes l'un de nos camarades qui habitait ce village et nous le mîmes à l'épreuve de nos regards scrutateurs, dans l'espoir de voir apparaître la peinture cuivrée dans sa physionomie

chétive. Telle une souris de laboratoire, nous le persécutions, l'assiégions, quêtions ses informations et protestions chaque matin contre les djinns : leur travail ne pouvait être aussi lent. Notre seul réconfort était que le garçon parlait avec une voix aux sonorités métalliques, alors nous nous frottions les mains en signe de victoire sur notre inquiétude et sur la paresse des djinns. Une fois, en récréation, il s'accroupit près d'un arbre et, lorsqu'il retira son pantalon, nous courûmes et fîmes cercle autour de sa merde cuivrique. Certains parmi nous, soupçonneux, dirent qu'il ne s'agissait en fin de compte que d'une merde normale. D'autres, plus exaltés, leur répondirent qu'ils se trompaient et leur montrèrent les différences essentielles. Le tumulte s'amplifia, avant que l'un de nous y mette fin avec sagesse. « Jugeons-en par l'odeur, dit-il. Si elle est répugnante, c'est de la merde, sinon que les soupçonneux la bouclent. » Le plus querelleur des premiers s'approcha pour renifler le tas ; il se pencha avec la gravité des savants, lorsqu'une main traîtresse lui enfonça le front dedans. Le maître d'école se mit en colère et brandit son bâton, il voulut comprendre notre attroupement autour de saletés. Nous lui racontâmes les incidents de la guerre attisée dans nos cœurs par la ville de cuivre. Il rit, laissa tomber son bâton et nous dit que le texte était extrait d'un livre intitulé *Les Mille et Une Nuits*. Il prononça un pardon général, l'affaire fut close, chacun géra à sa manière son étonnement et sa curiosité, en ajoutant au mystère de la ville celui du livre dont nos petits doigts ne pouvaient compter les nuits infinies.

Remontant les débris d'époques insignifiantes, tu serrais dans ta main le papier que tu as reçu avec un orgueil qui tranchait une vengeance ancienne avec le responsable de la Bibliothèque municipale lorsque tu y as mis les pieds pour la première fois. Avec une délicieuse agitation tu as cherché dans les deux volumes des *Mille et Une Nuits* l'histoire de ton enfance et tu as lus : « Le prince Moussa emmena avec lui Talib Ibn Sahl et Cheikh Abdelsamad à la montagne qui surplombait la ville de cuivre. Une fois à son sommet, ils virent une ville à la majesté incomparable, avec ses hauts palais, ses coupes magnifiques, ses maisons splendides, ses rivières courantes, ses arbres alourdis de fruits et ses fleurs éclatantes, c'était une ville aux portes inexpugnables, vide depuis un certain temps, où il n'y avait ni mouvement ni âme qui vive, les hiboux sifflaient dans ses recoins et les oiseaux tournoyaient dans ses vergers ».

Quand tu quittas la bibliothèque et que tu te perdis dans la foule, à la dérive, tu contemplais les désirs inassouvis, les visages sereins, sombres, souffrants, colériques, désespérés, interrogatifs, les amours heureuses, les marchands ambulants

qui s'embarquaient dans des scènes de vente bruyante, l'œil toujours aux aguets vers la camionnette de la municipalité remplie de gendarmes. Tu contemplais les cafés, les pépinières humaines fleuries, les mêmes visages qui poussaient sur les mêmes chaises avant d'arriver à maturité et de se faner au cours des mêmes saisons successives. Les pas uniformes de la foule qui allait et venait sans se fatiguer le long de l'unique et seul boulevard de la ville, comme une prière, entre la fontaine de la Porte de Marrakech et le Cinéma Fox, les visages collés les uns aux autres, les membres entremêlés, un mur humain épais qui se promenait, succédané de la canicule asphyxiante dans les maisons pendant la journée. Un exercice de discipline et de soumission, où les pieds, les yeux, les respirations n'avaient que cette unique voie rectiligne. Les sources d'eau étaient à sec, les jardins déserts, les arbres arrachés ; la poussière, le ciment et les entrepreneurs étaient devenus les maîtres. Horizons fermés, la ville était un hôpital géant, où les illuminés quittaient chaque soir leurs pavillons pour mettre à l'épreuve le désordre de leurs âmes, de leurs membres et de leurs gorges.

Or, comme les choses ne pouvaient se défaire de leur destinée, la ville improvisa un comité qui décida avec un étrange mépris pour l'environnement urbain de la ville, mais compréhensible dans le cadre de la ruse ancienne, que les maisons seraient peintes d'un jaune de pus, les fenêtres en marron foncé, les portes et les devantures des magasins avec un vert de toutes les fantaisies. Ah l'étrange harmonie ! La naïveté artistique ! Les taxis seraient également peints en jaune, ainsi que les autobus, les poteaux électriques et l'asphalte ! Un jaune cuivrique criard, tel un vomis tardif qui enveloppa la ville comme si elle était enfermée dans une quarantaine de peste. Flots, pas libres, brouhaha, mouvement continu, foules en flux et reflux, tout cela t'apparut cette nuit-là comme une rêverie d'une immuabilité éternelle. En ces temps de rejet du passé, les métamorphoses n'avaient plus besoin de créatures difformes, de pattes, de cornes, de queues, de traits épouvantables, de la solidité du roc, d'une écriture comparable à un sortilège, de rires destructeurs, d'énigmes à ne pas résoudre, ou d'un guide à suivre pour annuler son effet. Elles empruntaient plutôt à l'illusion l'apparence du mouvement, au mouvement l'apparence de la vie et à la vie l'apparence d'une querelle lasse du monde. Peut-être as-tu désiré cette nuit-là « découvrir l'essence de la paralysie qui se nommait ville », comme disait Joyce...

Tu étais désarçonné par le secret de la violente nostalgie que tu avais pour la ville quand tu la quittais quelques jours pour une affaire urgente : loin d'elle, tu étais pris par la joie impétueuse

du retour, tu te retrouvais sous l'emprise d'une vision : la ville se serait métamorphosée en ton absence. Mais quand tu sillonnais son unique boulevard, tu revoyais les mêmes gens :

ceux qui s'évadaient dans les ragots et qui, durant leurs longues journées oisives, calomniaient leurs amis, les roulaient dans la boue de leurs lettres détestables, les brûlaient dans le feu de leurs amertumes, craignant que le monde autour d'eux ne change, mais, quand ils retournaient chez eux, ils ressentaient une grande joie pour son immuabilité et pour le règne incontestable de la médiocrité ;

ceux qui s'adonnaient aux bagarres et querelles pour les locaux déserts des partis politiques, qui tournaient autour d'un honneur politique perdu, complotaient les uns contre les autres, se rassemblaient en groupuscules violents, adoraient les chaises et les plaisirs du pouvoir, voulaient s'emparer de ce qui restait dans le gésier du peuple ;

ceux qui retournaient vers le texte, vers une histoire blanche sans fautes, extraite d'un monde paradisiaque, qui retournaient vers eux-mêmes, buvaient des verres d'alcool miséricordieux dans les pissottières asphyxiantes, ceux qui, à l'ombre des tilleuls tristes, pleuraient la ville perdue ; les fripons, les maquereaux, les entremetteurs, les prostituées qui tendaient les pièges d'une tentation feinte et déçue ; les rêveurs, les fous, les ronchons qui trouvaient lourd le temps de la ville assoupie alors qu'ils n'avaient pas encore constitué de fortune facile, ceux qui haïssaient la ville, ses amoureux fous. La ville idéale et l'enfer... La ville de cuivre.

ABDELKRIM JOUITI est né à Béni Mellal en 1962. Ayant obtenu la Licence de lettres à l'université de Marrakech, il est actuellement enseignant. Il a publié un recueil de nouvelles ainsi que deux romans, dont l'un d'eux, *Soleil de minuit*, a obtenu le Prix de l'Union des Ecrivains du Maroc en 1990.